LA PSYCHOLOGIE ET LA VIE

Revue de Psychologie appliquée

Directeur : P. Masson-Oursel — Administrateur : Z. M. Belle

SOMMAIRE

Les Maîtres de la Psychologie :

ALAIN 1

ALAIN. — Remarques sur l'Art de connaître les Autres et Soi. 3

R. ARON. — L'Influence d'Alain 10

Problèmes de Psychologie Pratique :

Dr REVAULT D'ALLONNES. — Guide pour l'Examen psychique des Normaux..... 11

P. MASSON-OURSEL. — L'Ecart entre l'Imagination et la Perception 13

Dr S. HOSIASSON. — La Mémoire des Choses lues..... 15

Deux Jugements sur l'Expérience. 18

Notre Enquête sur l'Intuition féminine :

MARYSE CHOISY. — L'Intuition féminine 19

Science et Pratique de l'Organisation :

L. BASSO. — Que doit être une Situation de Début ?..... 20

G. ALBERTY. — Le Bilan des Vices d'Organisation (suite).. 22

Bulletin de Pédagogie :

F. CORNELISSEN. — L'Enseignement par la Projection fixe.. 24

Bibliographie :

D. PARODI. — Les Bases psychologiques de la Vie morale... 26

MAY WALLAS. — Vauvenargues 27

Dr M. LAIGNEL-LAVASTINE. — La Méthode concentrique dans l'Etude des Psychonévrosés.. 27

Dr K. FRANKHAUSER. — Ueber Psychomechanik 28

J. BODIN. — Contre Freud.... 28

BERTRAND RUSSELL. — Introduction à la Philosophie mathématique 28

Mlle M. RÉMY. — Un Essai d'Enseignement sur mesure.. 28

E. RIGNANO. — Problèmes de Psychologie et de Morale.... 28

Éditée par l'

INSTITUT PELMAN

35, Rue Boissy d'Anglas

9, Cité du Retiro

PARIS

TÉLÉPHONE ÉLYSÉES 60-92 60-93 60-91

CHÈQUES POSTAUX PARIS N° 601.49

R. C. SEINE 226.224

3e ANNÉE - N° 1 JANVIER

NUMÉRO DU NOUVEL AN

LES MAITRES DE LA PSYCHOLOGIE

Alain

ALAIN vit le jour en Normandie (1868), et ses *Propos* aussi. Classicisme du même terroir qui produisit Corneille et Flaubert. Du Normand, Alain a la haute stature, le teint clair, l'œil bleu. De Corneille il tient le culte de la passion noble, qui sait se soumettre à la raison. De Flaubert il hérita le secret de voir chaque chose ou idée sous ses multiples faces; il en hérita aussi le purisme ; et ces deux héritages ne font qu'un.

La prise de ce pseudonyme, « Alain », atteste chez celui qui le porte la volonté de séparer son œuvre de sa carrière. Mais près de 4.000 *Propos* d'une part, et trente-six années d'enseignement d'autre part, ont assez capté l'intérêt du public pour que bien peu ignorent l'identité d'Alain et du professeur de philosophie Chartier.

ALAIN

E. Chartier a professé en province de 1892 à 1901. Depuis lors à Paris, il n'a jamais déserté un enseignement dans lequel il conquit sur l'élite de la jeunesse l'autorité d'un incomparable animateur. Il ne se laissa séduire par aucune carrière plus prometteuse, mais s'enferma dans la vénération « du seul grand homme qu'il eût connu », Jules Lagneau, dont il avait été l'élève au lycée Michelet. Lagneau lui avait appris toute la valeur de cette formule dont nous avons fait le programme de notre Revue : *penser l'action* (voir notre numéro de mars 1927). De là ces Propos au jour le jour, dont *la Dépêche de Rouen* eut la primeur de février 1906 à septembre 1914, et dont le fil se renoua en 1921. Dans l'intervalle, leur auteur avait servi comme volontaire dans l'artillerie, ramassant, mûrissant ses convictions pour en faire des œuvres compactes : *les Quatre-vingt-un Chapitres sur l'Esprit et les Passions*, *le Système des Beaux-Arts*, et avant tout *Mars ou la Guerre jugée*, « l'indéniable chef-d'œuvre, l'un des chefs-d'œuvre de la prose française » (1).

Point n'est besoin d'être un clerc pour retrouver en Alain, sans l'artifice du pastiche, mais animée de la vie moderne, la tradition de nos immortels moralistes, d'un

(1) Denis Saurat, *Marsyas* de février 1928, p. 404.

La Bruyère, d'un La Rochefoucauld, d'un Vauvenargues, d'un Chamfort. L'aphorisme incisif lui paraît un moyen d'étiqueter le réel par une notation rigoureuse. Ses raisonnements par sorites (1), instigateurs alors même qu'ils s'abstiennent d'être démonstratifs, émeuvent la pensée, fût-ce en la bousculant. Pour avoir érigé en méthode l'aphorisme et le sorite, Alain a fait revivre, inconsciemment peut-être, l'esprit aigu et narquois de la Chine antique, celle des dialecticiens semi-confucéens, semi-taoïstes. En tout cas il a rejoint délibérément le Descartes du *Traité des Passions*, cette base de la psychologie française, en concevant une physique rationnelle des sentiments, toujours solidaires des attitudes corporelles. Son contact avec Spinoza, loin de l'écarter de Descartes, l'a plutôt ramené vers lui.

Alain est trop épris de la valeur du relatif pour s'enfermer dans aucun système qui serait un échafaudage de thèses. Mais il est systématique en tant qu'il découvre dans la réalité des connexions qu'il explore et qu'il analyse. Il est réaliste comme Descartes, quelquefois même comme Platon. Cette pensée qu'il excelle à éveiller, c'est moins une pensée de la pensée qu'une pensée du monde et de la vie. Voilà pourquoi il aide à vivre, non en bernant les consciences, mais en leur montrant, clair dans ses détours, le chemin à travers les choses.

Pour saisir son point de vue propre, lisons et relisons l'un de ses derniers ouvrages : *les Idées et les Ages*. Nous y trouverons en raccourci toute l'évolution humaine, celle de la race comme celle de l'individu. Le passage d'un âge à l'autre ne s'effectue pas, comme le préjuge un certain évolutionnisme, de façon spontanée : « C'est un travail de vivre, et les âges se séparent de plus d'un sentiment comme on change d'outil » (I, 198). Les idées valent ce que valent les âges, mais chacune vaut pour l'âge correspondant ; et quel que soit notre âge, nous sommes contemporains d'autres âges, comme individu ainsi que comme peuple. Passionné, mais intellectualiste, Alain culmine en la sérénité gœthéenne. Nous pouvons d'ailleurs retourner la formule : intellectualiste, mais passionné, il concilie avec la sérénité gœthéenne une ardeur tenace vers le juste et le vrai.

(1) Ph. Dally dans *la Gazette médicale du Centre*, 15 octobre 1927.

BIBLIOGRAPHIE

I. — Propos parus en volumes

Cent un Propos d'Alain (1re série, 1908), chez Lecerf, Rouen.

Cent un Propos d'Alain (2e série, 1910), chez Wolf, Rouen.

Cent un Propos d'Alain (3e série, 1911), chez Lecerf, Rouen.

Cent un Propos d'Alain (4e série, 1914), chez Wolf, Rouen.

Les Propos d'Alain, 2 volumes (contenant 355 Propos d'avant-guerre, 1920), Editions de la Nouvelle Revue Française.

Propos sur l'Esthétique (35 Propos, avec une notice biographique par l'éditeur, 1923), Editions Stock.

Propos sur le Christianisme (51 Propos, 1924), Editions Rieder.

Propos sur le Bonheur (60 Propos en une 1re édition, chez Jo Fabre, Nîmes, 1925), (93 Propos dans une nouvelle édition, 1928), N. R. F.

Eléments d'une Doctrine radicale (185 Propos, 1925), Collection des documents bleus, N. R. F.

Le Citoyen contre les Pouvoirs (80 Propos, 1926), Editions Simon Kra.

Sentiments, Passions et Signes (60 Propos, 1926), chez Marcelle Lesage.

Esquisses de l'Homme (60 Propos, 1927), Collection des Moralistes, éditions d'art Pelletan, chez Helleu.

Cent un Propos d'Alain (5e série pour paraître en décembre 1928), chez Marcelle Lesage.

II. — Autres Ouvrages

Les Marchands de Sommeil, 1919, chez Camille Bloch (plaquette).

Quatre-vingt-un Chapitres sur l'Esprit et les Passions, 1917, chez Camille Bloch.

Système des Beaux-Arts, 1re édition, 1920; Edition nouvelle avec notes, 1926, N. R. F.

Mars ou la Guerre jugée, 1921, N. R. F.

Lettres au docteur Henri Mondor, sur le sujet du cœur et de l'esprit (hors commerce), 1924, N. R. F.

Souvenirs concernant Jules Lagneau, 1925, N. R. F.

La Visite au Musicien, 1922, dans la *Revue Musicale ;* 1927, dans la Collection : Une Œuvre, un Portrait, N. R. F.

Les Sentiments Familiaux, 1927, aux Cahiers de la Quinzaine.

Les Idées et les Ages (2 vol.), 1927, N. R. F.

Etude sur Descartes précédant le Discours de la Méthode, 1927, Crès, Paul Hartmann.

Introduction à la lecture des Passions de l'Ame de Descartes, 1928, Jonquières et Crès.

Onze chapitres sur Platon, 1928, Paul Hartmann.

III. — ARTICLES DE REVUE
DANS « EUROPE » :

1927. Numéro spécial sur *Romain Rolland*.

1928. Numéro spécial « *Anna Karénine* » sur Tolstoï.

DANS LA REVUE DES VIVANTS :

En mars 1928 : *Opinions sourdes.*

En septembre 1928 : *Pensées d'Avenir.*

Propos inédit, chaque mois à *la N. R. F.*, tous les deux mois à *la Psychologie et la Vie*, chaque semaine à *la Lumière* (recueillis en *Libres Propos, Journal d'Alain*, mensuel, Nîmes, La Laborieuse).

SOUS LA SIGNATURE DE CHARTIER

(A) *Spinoza*, Paris, Delaplane.

(B) Articles dans *la Revue de Métaphysique et de Morale :*

Commentaires aux fragments de Jules Lagneau, 1898, p. 449 sq.; — *Sur la mémoire* 1899 sq., 302 sq., 563 sq.; — *Valeur morale de la joie d'après Spinoza*, 1899, p. 759 sq.; — *Le Problème de la Perception*, 1900, p. 745 sq.; — *Sur les perceptions du toucher*, 1901, p. 279 sq.; — *L'Idée d'Objet*, mai 1902; — *Les éléments généraux de la Représentation, par O. Hamelin*, 1907, p. 797 sq.

Bibliographie sur Alain

Nouvelles Littéraires, janvier 1924 : *Une heure avec Alain*, par Frédéric Lefèvre.

18 février 1928 : *Une heure avec Alain*, par Frédéric Lefèvre.

Europe Nouvelle, 19 novembre 1927 : Article important sur les *Idées et les Ages*, de Gabriel Marcel.

Nouvelle Revue Française, Etudes de Michel Arnauld, de A. Thibaudet, de Ramon Fernandez.

Europe, 15 janvier 1928 : Longue étude sur l'Œuvre d'Alain.

Het Fransche Bœlk, 1926-1928, Etudes sur l'Œuvre, par René Lalou.

Europäische Revue, 1927 : Etude de l'Œuvre, par Max Clauss (plusieurs articles).

Frankfurter Zeitung, 1926 : Etude de M. Curtius sur les Propos.

Revue Universitaire Internationale, avril 1927 : Alain, citoyen d'Europe, article de J. et Michel Alexandre.

Il convegno, Milan, 1927 : Sur l'Esthétique d'Alain, article important de Sergio Solmi.

Remarques sur l'Art de connaître les Autres et Soi

J'AI connu de bons graphologues, et les remarques de ceux qui lisent dans les mains m'ont souvent étonné, comme on peut être étonné de l'instinct des animaux ou de la finesse et ruse du chasseur. Toutefois cette chasse de l'homme en vue de le prendre au filet m'a paru bornée de la même manière que sont les techniques. Il y a loin du chasseur qui observe les pistes à Darwin, non moins près de terre, non moins patient ; la même distance que de prendre à comprendre. Et je faisais les mêmes remarques au sujet de la célèbre méthode des *tests ;* car d'une certaine manière tout homme y est pris ; mais il me semble que ce moyen de deviner et de dominer laisse échapper le plus caché, le plus fort et le plus sûr d'un homme. Je dirais en raccourci, laissant au lecteur de suivre l'idée, que ce n'est pas beaucoup savoir quand on connaît le point faible d'un homme et les raisons de ne pas s'y fier. J'ai observé que les vrais artistes en ce genre, j'entends les vrais conducteurs, se fient beaucoup. Les médecins connaissent très bien l'homme ; mais ils connaissent l'homme faible ; ils sont bornés là. Bref je soupçonne qu'il y a ici une connaissance du premier degré, dans laquelle il ne faut pas se laisser enfermer. De quelles idées on peut s'armer, si l'on veut aller plus avant, c'est ce que je veux essayer de dire, sans m'étendre sur la difficulté propre à ce sujet, car cela va de soi.

I

Il y a plus d'un secret dans les grands philosophes ; mais le plus précieux n'est pas toujours où on le cherche ; et si l'on regarde

aux systèmes et aux preuves, souvent on croira avoir perdu son temps. Au contraire si l'on fait conversation avec ces hommes illustres, sans trop se soucier de ce qu'ils veulent enseigner, on apercevra, comme dans un éclair, un mouvement de l'homme vrai. Cela est évident à lire Montaigne ; mais je suis assuré qu'on trouvera autant dans Platon, dans Aristote, dans Descartes, dans Kant, si on s'applique à les lire comme il faut bien lire Montaigne. Et ce continuel retour aux penseurs illustres est ce qui sauve d'abord du procédé, et de l'observation myope.

Toutefois j'avoue que j'ai plus trouvé encore de notions réelles sur l'homme dans les romanciers et dramaturges, et même dans les poètes. Je citerai Gobseck et le curé Bonnet, dans Balzac, Besoukow et Karénine dans Tolstoï, Fabrice et Julien dans Stendhal, Othello, Hamlet et Coriolan de Shakespeare, sans oublier Gœthe, sans oublier le Hugo des *Misérables*, et remontant même jusqu'à Homère, qui nous peint au naturel, et presque physiologiquement, les mouvements d'Achille, d'Ajax, d'Ulysse. Mais, comme c'est par hasard ou surprise que le philosophe nous dit enfin ce qu'il pense, les romanciers et poètes nous cachent aussi leur trésor, par une raison contraire, qui est qu'ils sont emportés par le récit, et qu'ils ont l'art d'entraîner le lecteur avec eux. Le moyen de s'instruire, à ce que je crois, est ici de relire beaucoup. On trouvera le temps qu'il faut en prenant sur la lecture des journaux et sur le jeu de cartes. L'art est long, comme dit le proverbe ; et ceux qui sont curieux de la nature humaine devraient prendre leçon de patience chez ces pianistes et violonistes qui repassent sans cesse leurs grands auteurs. Je ne sais s'il est possible de penser raisonnablement à ses semblables sans cet intermédiaire des fictions. La pensée directe du semblable est difficile, souvent impossible, par trop d'intérêt, par trop d'humeur, et même par trop d'affection. Les pères ne connaissent pas les enfants, ni les enfants les pères. L'emprunteur ne comprend pas l'usurier, ni l'usurier l'emprunteur, quoique, pour les effets proches et extérieurs, ils se connaissent fort bien l'un l'autre ; oui au sens où le cavalier connaît son cheval et le chasseur son chien. Cela suffit pour le cheval et pour le chien ; mais l'homme mérite mieux et exige mieux ; il faut un point de contemplation et des références ou modèles ; je ne vois que les grands artistes qui nous les puissent fournir.

Toujours est-il que ces lectures vingt fois recommencées m'ont instruit, il me semble, principalement de deux manières. D'abord j'ai découvert dans mes livres familiers de précieuses remarques : « L'air quasi distrait qui trahit l'observation » ; cette remarque est de Balzac et m'a plus instruit sur l'attention que tous les gros traités. « Au lieu d'aller du tendre au rusé, comme la plupart des hommes, l'âge l'eût guéri d'une folle défiance ». C'est Stendhal qui parle, et qui m'éclaire tant de natures jeunes, ombrageuses, follement prudentes, difficiles à conseiller, et qui ne sont point les pires. Je ne pourrais faire l'inventaire de tous ces trésors ; je ne les sais point ; je ne les note point ; si je les savais, si je les notais, ce serait une connaissance morte. C'est un grand art, selon mon opinion, et trop ignoré. de lire sans vouloir retenir, et simplement pour se distraire ; cela s'incorpore ; cela nourrit et assouplit. C'est le remède à cette connaissance par fiches, dont on ne peut se passer tout à fait, mais qui s'exerce seulement à la surface des êtres.

L'autre savoir, que je tire des lectures, se continue en une sorte de rêverie réglée. Je pense à ces personnages, qui me sont familiers ; je les suis en leurs actions ; je cherche à les comprendre ; je n'y arrive point sans peine. Par exemple pourquoi Julien Sorel a tiré ce coup de pistolet. J'en ai discuté avec un ami qui refusait de comprendre. Quel est le ressort ici ? C'est qu'il faut se fier à l'auteur ; et c'est toujours la poésie, ou si l'on veut la beauté, qui fait preuve d'abord. Par exemple Hamlet. Je sens qu'il y a à comprendre. Par là s'exerce un genre d'observation que rien ne peut remplacer. Car les êtres réels, en leurs discours comme en leurs actions, sont rarement vrais ; ils sont empruntés, comme dit si énergiquement le langage populaire ; et, bien pis, ils changent, ils effacent eux-mêmes ce qu'ils ont tracé. Ils brouillent la piste, comme font le lièvre et le cerf. Au lieu que les créations de l'art sont immuables ; la ré-

flexion y trouve appui. Remarquez ici que nos réflexions sur nos parents, sur nos amis, sur nos collaborateurs, sont toujours de rêverie errante ; nous ne savons pas ce que notre imagination ajoute aux faits. Rien ne trompe plus que cette observation des absents. Les personnages de roman sont absents et présents ; toutes les suppositions fantastiques sont ramenées au fait par la lecture. Je n'essaie pas de prouver ; je veux seulement expliquer un peu quelle est, en la connaissance des hommes, la part des livres. Je conclus que la lecture, ou la culture continuée, est pratiquement utile, pour le gouvernement, pour l'organisation, pour la persuasion, pour l'entreprise.

II

Je viens au précis, à cette connaissance de l'homme d'après sa forme, ses articulations, ses organes. Tout ce qui est anatomie ou physiologie est bon ; on n'en saura jamais trop. Les documents abondent, et il n'est pas si nécessaire de choisir, pourvu que de temps en temps on lise la plume à la main le meilleur traité de Physiologie, de façon que les détails s'ordonnent par rapport à l'indivisible forme humaine. Toutefois, s'il faut conseiller, je conseille de s'armer de défiance à l'égard de l'esprit médical, et de la divination, qui vont souvent ensemble.

Les médecins intéressent par une ample expérience, et qui ne perd jamais le contact. Toutefois il est impossible qu'on ne remarque pas, dans le jugement médical, une erreur systématique qui résulte du métier. Les malades ne sont pas vrais ; un homme malade est un homme qui ne s'arrange plus de son milieu physique, et qui ne gouverne plus sa propre machine ; disons qu'il se sent vaincu ou tout au moins dominé et diminué par les actions extérieures. Un homme, en une telle situation, et pis encore, occupé de l'idée d'une telle situation, ne montre plus cette réserve, cette ressource, ces puissances qui font guerre, sauvetage, défrichement, construction, invention selon le cas. Et sans doute le génie propre au médecin est de réveiller et d'orienter cette partie de l'homme qui peut sauver le reste ; mais il est trop clair qu'il n'y réussit pas toujours. Ainsi il est lui-même attaqué dans le fort de son jugement par les coups redoublés de l'expérience. Et cela est encore plus évident de ces médecins qui soignent les faibles d'esprit ; car, de toutes les formes de l'esclavage ou de la dépendance, celle qui dépend de l'opinion est de loin la plus redoutable. Des hommes défaits et vaincus ne sont plus des hommes ; ils ne sont plus eux-mêmes. Spinoza conseille, pour les entretiens, de parler sobrement de l'esclavage, de la faiblesse et de la tristesse humaine, et au contraire amplement de la puissance et de la joie. Eclairons cette idée par un exemple. Un homme qui tombe d'un toit n'est pas un homme en cela ; il tombe comme une pierre. Et c'est pourquoi il est plus sain et plus juste de retrouver la physiologie apprise dans les spectacles et dans les actions où l'homme se montre ingénieux et fort, comme dans les travaux de terre ou de mer, dans les jeux athlétiques, dans les fêtes et célébrations ; car c'est le triomphe qui fait voir l'homme vrai, comme c'est l'admiration et l'émulation, non la timidité et la peur, qui font voir ce dont l'enfant est capable. Et il importe beaucoup de repasser et fortifier en soi-même cette idée, parce qu'elle est de celles que les rencontres épargnent le moins. Détournez-vous donc des expériences qui rompent le courage, non pas par cette raison vulgaire qu'elles sont contraires au bonheur, mais par cette raison plus cachée qu'elles ne sont point favorables à la connaissance vraie de l'homme.

L'autre erreur, que je nomme esprit de divination, est plus aimée et plus dangereuse. Elle consiste à remonter du signe à l'idée, et à surprendre, d'après les mouvements physiologiques, gestes, rougeur, changements des yeux et de la bouche, et choses de ce genre, une opinion que l'homme peut-être voulait nous cacher, et, bien mieux, qu'il se cache peut-être à lui-même. On voit ici entrer en scène l'inconscient, le subconscient, et la terrible clairvoyance de celui qui voit à travers l'homme. Je ne veux pas entrer dans les raisons de doctrine, qui sont fort subtiles. J'avertis seulement, d'après ma propre expérience, que cette ambitieuse méthode se meut toute dans l'imaginaire. Je veux bien recevoir le principe d'après lequel

il correspond à tout geste et mouvement un changement dans les pensées. Mais, remarquant que les pensées d'un homme lui sont déjà fort mal connues, tant qu'elles ne sont pas appuyées à un objet stable et à un travail régulier, j'assure que vous, témoin extérieur, vous les connaissez encore bien moins, et que, passant du signe, mouvement de la mâchoire, de la tête, ou de la main, si nettement dessiné, à une pensée que vous supposez témérairement, vous lâchez la proie pour l'ombre. Donc, selon mon opinion, le difficile dans l'observation des hommes est de se priver de la chasse aux pensées, si séduisante, et de s'en tenir au contraire à la forme du geste, y retrouvant par une méditation seulement physiologique, une attitude, un équilibre, une préparation, un geste prochain, en un mot l'action. Ainsi, et en dépit des actions extérieures, qui souvent déforment, vous serez entouré de mouvements justes, comme je suppose que l'est le sculpteur. Ainsi vous jugerez l'espèce en sa vérité, comme lui la représente. Et, par ce moyen, vous connaîtrez enfin les pensées, au sens où une usine est une pensée, où le Parthénon est une pensée, où une maison, un jardin, un champ sont des pensées. Mais je n'espère point éclairer en quelques lignes cette idée difficile. Suivez donc les rigoureux travaux de ces psychologues qui ne veulent considérer jamais en l'être humain que le comportement. Quoiqu'ils ne renoncent pas toujours à chercher un équivalent des mouvements dans les pensées, vous apprendrez tout au moins à leur école à ne pas interroger, à ne pas donner audience à ces vaines paroles qui cachent l'homme, enfin à attendre que l'homme vrai se montre. Comme devant l'enfant qui jette ses mines et ses grimaces, on n'attend jamais assez.

III

Je ne méprise point et ne sacrifie point la vie intérieure ; au contraire je la sauve. Il faut faire bien attention ici. Car la vie intérieure est souvent comprise comme un défilé de pensées, d'opinions, de sentiments, de vagues projets, de regrets, enfin de vaines délibérations, soutenus par un perpétuel discours à soi. Or cette rêverie irrésolue est si peu la vie intérieure, qu'au contraire je la considère comme purement extérieure. Ces pensées errantes sont conduites en réalité soit par les perceptions de rencontre, un oiseau, un nuage, un mot saisi par hasard, soit par le mécanisme du corps humain qui nous porte d'un mot à l'autre, d'un souvenir à l'autre, et, comme on dit, du coq à l'âne, par les rapports les plus accidentels. Une telle pensée, régie par ce qu'on nomme les associations d'idées, n'est nullement conduite ni ordonnée ; elle n'avance point ; elle ne mène nulle part. C'est pour échapper à cette ronde des pensées non conduites que les hommes jouent aux cartes, ou lisent n'importe quoi. Les grands et les petits malheurs se développent par ce sentiment que la pensée tourne en cercle et est alors complètement inutile. Chacun a l'expérience des heures d'insomnie ainsi vainement occupées par une pensée esclave. Et les plus malheureux connaissent quelque chose de pire, qui est l'insomnie les yeux ouverts et dans la lumière du jour. Or le premier effet d'une vie réellement intérieure est de refuser ce spectacle des pensées sans progrès ni conclusion. Mais comment faire ? Les uns récitent une prière, les autres un poème ; quelques-uns s'astreignent à compter. C'est se donner un objet résistant. Ce remède, qui ne convient qu'aux esprits faibles, et qui ne réussit pas toujours, nous oriente du moins vers la pensée véritable, vers la pensée gouvernée, qui est toujours une pensée d'objet. L'esprit faible délibère sur une situation imaginée ; vie purement extérieure, comme je l'ai expliqué. Un esprit vigoureux ne délibère que devant l'objet ; devant le terrain, s'il s'agit de construire ; devant les restes du feu, s'il s'agit de mesurer un désastre. Toute situation réelle a cela de bon qu'on n'y porte jamais les yeux sans découvrir quelque chose de fidèle et d'assuré, si mauvais que ce soit. On cesse alors de rêver ; on se met à vouloir. Vie extérieure en apparence, et intérieure en réalité ; car c'est le plus intime de l'homme, alors, qui range et façonne l'extérieur ; c'est la loi de l'homme qui s'inscrit dans les choses. Bref l'homme n'est libre et fort que devant l'objet.

Les Stoïciens, qui sont parmi les meilleurs maîtres, avaient un mot direct et ex

pressif pour désigner l'âme ou l'esprit ; ils la nommaient gouvernement ; je dirais mieux gouverne, d'après un beau mot de notre langue populaire. Ta gouverne, voilà ta vie intérieure. Dès que tu ne conduis plus tes actions, ne prétends plus à l'honneur de penser. Remarquez que le penseur éminent, par exemple celui qui combine et calcule, se donne des objets et se soumet à la loi des objets. Seulement, comme il en est le maître, comme il peut effacer et gribouiller, ce qui le rejette à la pensée esclave, il lui faut une volonté redoublée pour naviguer et gouverner en ce monde qu'il se donne, figures ou symboles. Le commun travail, labourer, construire, ajuster, donne un meilleur appui à nos pensées. Heureux qui trouve toujours devant lui le monde résistant et dur, le monde sans égards.

Vous croyez que j'ai oublié mon propos ; mais non ; je suis au centre. Et je demande si l'homme malheureux, qui pense en tournant comme le cheval au manège, est celui qui se connaît le mieux ? Je réponds qu'au contraire il se trompe sur lui-même. Une passion n'est qu'une erreur continuée sur soi-même, sur ce que l'on sait, sur ce que l'on croit, sur ce que l'on espère, sur ce que l'on peut. Tolstoï est un des auteurs qui savent nous apprendre ce que c'est que se retrouver soi-même. C'est en se mettant à l'œuvre qu'on découvre ce qu'on veut, ce qu'on aime, ce qu'on sait, et en un mot ce qu'on est. Il n'y a point d'autre moyen. Il n'y a point d'autre moyen de juger les autres. Par exemple on dit souvent qu'il faut connaître l'enfant si l'on veut l'instruire ; mais je dis, au contraire, qu'il faut instruire l'enfant si l'on veut le connaître. Et quant à cette sotte ignorance, encore déformée par la timidité, quant à cet état misérable où l'on se trouve quand on rêve au lieu d'essayer, je n'ai qu'à le faire cesser ; cela n'est rien ; cela sera profondément oublié. Nous essayons de porter un regard investigateur sur les aptitudes nues ; de toutes les pensées c'est la plus vaine. Apprends la géométrie, et je te dirai alors si tu es géomètre. Une des fautes les plus communes est de chercher ce qui plaît à l'enfant. Après dix ans d'étude je saurai ce qui lui plaît et il saura ce qui lui plaît. Par le travail il se sera révélé à lui-même. Et dans le fond je crois que tout travail suivi fait paraître une aptitude. Mais c'est ce qu'on ne croit point. On espère se connaître avant le premier essai. D'où l'on voit de pauvres gens qui vont de métier en métier et ne se trouvent doués pour aucun. Il est rare qu'on ne se trouve point doué pour le métier qu'on fait ; en tout cas on n'est vraiment doué que pour le métier qu'on fait. Espérer et croire avant la preuve ; d'espérer et de croire faire preuve ; enfin de soi et des autres, par méthode, penser toujours courage et puissance, voilà le ressort humain. La connaissance de l'homme va donc du plus haut au plus bas.

Ainsi la foi est une idée positive ; et la foi n'est autre chose que l'optimisme ; entendons bien l'optimisme voulu, et non l'optimisme de hasard. Les hommes simples, et qui vivent selon l'imagination, nous donnent ici une leçon qu'il faut comprendre. Sous mille formes, et sous le nom de religion, nous voyons que le courage se donne un objet et des preuves. Mais, que ce soit vie future, avenir de l'espèce, règne de la raison et de la justice, l'objet n'est jamais qu'imaginaire, et c'est le courage qui porte tout. Ou bien, pour employer d'autres mots, disons que la volonté est telle, par sa notion même, que c'est elle-même qui se prouve. Il faut croire en soi ; sans ce premier départ, tout gratuit, il n'y aurait point d'entreprise au monde ; cela, tous les praticiens le savent. Mais, en regardant de plus près, on découvre que, sans le parti d'oser au delà des preuves et même contre les preuves, il n'y aurait ni pensée, ni opinion, ni même rêverie ; en sorte que c'est le tissu même de la psychologie qui se défait tout, si l'on ne prend point comme réalité première et positive un pouvoir qui ne dépend que de son propre décret. Quand on accumule, comme on aime à le faire, les difficultés que soulève ce postulat, on a le tort d'oublier d'autres difficultés non moins inextricables, qui se présentent et nous pressent si nous essayons de nier le pouvoir sans mesure. Et, en posant que théoriquement tout est égal, il reste l'urgence de vouloir, qui se propose à tout homme dès qu'il veut aider les autres ou s'aider lui-même. Tous les biens, toutes les règles, toutes les formules, tout cela est comme mort devant

l'homme qui ne croit plus en lui-même. Ainsi le premier conseil, et sans doute le seul, est d'éveiller en un homme abattu et dominé ce départ du vouloir. Telle est la source du bien.

Mais comment éveiller un homme à lui-même si on ne croit point en lui ? Et comment croire en lui si l'on ne croit pas d'abord en soi ? Et j'insiste sur ceci, que cette foi en la volonté est elle-même volontaire. Il serait absurde de chercher en soi-même la volonté sans la volonté de la trouver. Et puisqu'en tous ces drames il faut donner d'abord, Descartes a très bien nommé générosité ce mouvement du libre arbitre, réduit à lui-même et s'appuyant sur soi. J'ai observé, en quelques éducateurs et redresseurs, cette certitude de puissance, ce geste de départ et de création qui recommence à neuf. L'âme n'est jamais à découvrir, ni à décrire ; elle est toute à faire et à refaire. Certes on n'est pas ce qu'on veut, mais on n'est quoi que ce soit que si d'abord on veut. L'écart entre l'ambition et le fait sera toujours assez grand ; sans trouver moins, souvent nous trouvons autre chose ; cette déformation est la part des choses ; et nous le saurons assez tôt. La maladie de prévoir est trop honorée. On voit que, sous cet angle, l'écart entre la théorie et la pratique se trouve aboli. Bien mieux, il faut l'abolir, ou, en d'autres termes, il n'y a que le plus parfait modèle qui soit pratique. Telle est l'âme des religions.

Je rendrai plus sensibles ces considérations par l'exemple du remords et du repentir. De l'un à l'autre il n'y a de différence que la foi, c'est-à-dire la certitude d'une action neuve, immédiatement possible, et tout à fait lavée de la faute. Le remords est un état plus commun qu'on ne croit ; c'est l'idée qu'on n'y pouvait rien et qu'on n'y pourra rien, qu'on est ainsi, que l'on tombera toujours au même passage. Or cette idée paraîtrait ridicule au danseur de corde, au violoniste, à l'orateur. Cette idée, il ne cesse de la nier. S'il connaît quelquefois le désespoir, il s'en échappe, il s'en arrache par le travail. Or, comme disaient les Stoïciens, il n'y a pas de petites fautes. Toutes nos fautes sont pardonnées et oubliées, si nous nous relançons à vouloir ; toutes sont irréparables par l'idée même de l'irréparable. A vrai dire le damné est celui qui ne veut point croire qu'il sera pardonné. Ainsi, strictement parlant, l'homme désespéré se connaît mal, et, pour mieux dire, ne se connaît point ; car ce genre de méditation défait en descendant, ce que les gestes du désespoir expriment très bien.

IV

On comprend peut-être maintenant pourquoi j'avais tant de soin de laisser le physiologique à son rang et dans sa forme de chose sans le traduire jamais en pensée. Supposer une pensée dans la pierre, dans le vent, dans la vague, c'est l'erreur très ancienne, et qui soumet toute entreprise au présage. C'est la même erreur, et encore plus funeste, si nous supposons une pensée à chaque mouvement des autres et à chaque mouvement de nous. Voici un homme qui fronce le sourcil par l'effet d'un rayon importun. Vais-je penser qu'il me menace ? Et ce politique, impatient d'être trop longtemps debout, vais-je le supposer ennemi et offensé ? Ces commencements de pensées changent par des remèdes très simples ; tirez un rideau ; offrez un siège. Presque tous les drames des passions viennent de ce qu'on essaie trop tôt le remède supérieur. Comme aux enfants, il est ridicule d'argumenter quand il suffirait de masser, de frotter, de promener. Remarquez bien qu'en déposant ainsi les signes de leur dignité de pensées, en les prenant comme choses, je les fais rentrer dans le champ d'action de ma volonté ; je manie l'homme comme une chose ; en cela je ne le méprise point ; au contraire je me garde de prendre comme étant de lui ce qui lui est extérieur et étranger. Essayez de ce genre d'estime, qui rabat les signes involontaires ; bientôt vous verrez paraître l'homme. Et, au contraire, j'ai observé que ceux qui pensent trop sur les signes, et condamnent d'après les petites choses, dressent devant eux-mêmes des obstacles infranchissables, et pour le moindre projet. Ce régime de défiance et de défensive fait presque tous les maux humains. Je vous invite à vous souvenir de ceci, c'est que les paroles des enfants, surtout vives, n'expriment jamais leur vraie

pensée. Simplifiant ici, je dirai qu'elles n'expriment aucune pensée ; ce sont des bruits de nature. Cela ne conduit nullement à tout permettre ; au contraire, il n'y a rien de plus simple que d'empêcher ce qui importune, dès qu'on n'y suppose pas de pensée. Rousseau, profond ici, a soin de dire dans son *Emile* qu'il faut s'opposer aux actions de l'enfant qui peuvent nuire, mais sans jamais discuter. La raison, qu'il n'a pas donnée, est que la discussion fait paraître une pensée, et une pensée d'esclave, née d'un mouvement involontaire. Ces remarques enferment presque tout l'art de gouverner.

L'art de se gouverner soi-même trouve aussi les même obstacles imaginaires, et les mêmes ressources. Il ne s'agit que de réserver ce beau nom de pensées à ce qui porte la marque de l'âme ; ainsi nos connaissances méthodiques sont des pensées ; nos affections choisies, approuvées, cultivées, sont des pensées ; nos résolutions et nos serments sont des pensées. Au contraire les mouvements de l'humeur ne sont nullement des pensées ; les réactions de l'instinct ne sont nullement des pensées ; la fatigue n'est pas une pensée. Ce sont des faits du monde, à l'égard desquels je résiste, je lutte ou je cède, comme il faut bien toujours que je fasse devant les choses. Mais un des points importants de la sagesse est de ne les point laisser entrer dans l'âme, par la porte du discours et du raisonnement. Afin de bien saisir ce passage de l'extérieur à l'intérieur, qui fait toutes les passions, il suffit de considérer comment la colère s'élève. Les médecins nomment irritation un certain régime de nos tissus et de nos humeurs tel que la réaction à l'excitation nous excite encore ; ce mécanisme est comme grossi en un homme qui se gratte, en un homme qui tousse. Or il suffit quelquefois d'un mouvement brusque et non mesuré, tel l'effet de la surprise bien connu, pour éveiller un commencement de colère ; c'est dire que le premier mouvement en provoque d'autres, que le cœur s'anime, que la respiration s'accélère ; et quelquefois il s'y joint des gestes habituels et même des commencements de paroles, comme jurons et choses de ce genre. Or, ce qui est à remarquer, c'est que cette colère voudrait aussitôt être pensée, et cherche des motifs. On voit, dans ce cas-là, presque toujours, que les premières paroles sont incohérentes et ridicules, mais que bientôt l'âme plaide pour la colère, et la reconnaît pour sienne ; d'où des discours éloquents qui persuadent aussi bien celui qui les fait. Par ce mécanisme, un enfant, un serviteur portent le poids de cette colère née de hasard ; et s'ils s'irritent eux-mêmes, alors les provisions et raisons s'amassent pour toutes les colères à venir. J'ai souvent pensé que la haine n'est autre chose que le souvenir d'une suite de colères ayant pour objet le même être, d'où l'on tire une sorte de farouche espérance, et une certitude de s'irriter encore de la même présence. On aperçoit ce que les pensées peuvent faire d'un mouvement, purement physiologique peut-être à l'origine. D'où cette précaution, de ne point travestir en pensée ce qui n'a point sa source dans le plus clair, le plus résolu et le mieux gouverné de nos pensées. Le dualisme célèbre de Descartes apparaît ici, comme je crois qu'il était en ce sage, c'est-à-dire comme pratique, et comme moyen de gouvernement. Une âme généreuse ne se jette point à la suite des mouvements animaux ; au contraire elle les repousse de soi. Parce qu'une poussière vient dans l'œil, ce n'est pas une raison d'injurier le vent ; parce qu'un homme nous a fait peur sans le vouloir, ce n'est pas une raison d'injurier l'homme ; et encore moins de sauver l'injure par des raisons. Mais au contraire laisser le corps humain à son état de corps ; considérer comme étrangère cette suite purement mécanique. Tout se dénoue alors, et se résout selon la nature ; le rire n'est pas loin, le rire, qui est la solution de toutes les surprises, et peut-être l'arme la plus puissante du sage. Cette colère donc, qui partait en guerre et qui cherchait un ennemi autour de soi, la voilà seule, sans aucune parure de raisons, ridicule, désarmée. J'en dirais autant d'une mélancolie, ennemie plus rusée quelquefois, et qui se déguise même en sagesse ; mais il faut guetter à la source, et s'apercevoir que le jour baisse, que le vent est plus frais, et qu'il n'en faut pas plus, si l'on reprend en poète cette impression et cette humeur, pour inspirer quelque déclamation imitée de *Job* ou de l'*Ecclésiaste*. Il est bon de

remarquer ici que le vrai poète n'est pas toujours aussi triste, il s'en faut, que son imprudent lecteur ; car il prend le commandement de ses tristes pensées, il leur impose ce rythme actif et gouverné qui convient aux pensées ; il les transforme en objet, et il les contemple à distance de vue, et le lecteur lui-même se trouvera mieux de cette tristesse en bon ordre que de ses intimes improvisations. Gœthe et Hugo, pour ne citer que ceux-là, portèrent assez gaillardement le désespoir. Mais Rabelais et Molière sont meilleurs, moins comédiens, car leur comédie se moque du comédien. On comprend assez maintenant que tout le sérieux doit être rassemblé sous le signe de l'action et la joie, de façon qu'il n'en reste plus pour habiller ces incidents qui se voudraient pensée. Et c'est à peu près en cela que consiste ce que les anciens appelaient la grandeur d'âme, vertu, comme dit Descartes, trop peu connue des modernes. Mon maître Lagneau disait un jour : « Nous avons oublié le sourire de Platon. »

ALAIN.

L'Influence d'Alain

A L'ECOLE NORMALE, s'agite furieusement — corps et âme — un groupe de jeunes hommes, robustes et sains, heureux d'appliquer, sur les champs de sports et dans les Universités populaires, dans le travail du labour et par des pétitions politiques, les conseils du Maître. On les appelle « les disciples d'Alain », l'administration et certains élèves avec terreur, d'autres avec amitié, parfois même avec respect. Très différents de goût ou de tempérament, ils sont unis par une commune admiration pour le Maître, et aussi par un même mépris pour tout ce qui est bas et veule, pour ceux qui dès l'école préparent leur carrière dans l'apprentissage de la soumission et de la brigue et aussi, en général, pour une bonne partie des choses et des être humains : esclaves, profiteurs, importants, trublions, guerriers ou nationalistes...

Ces haines les rapprochent : car ils ne veulent pas de théorie commune. Alain leur enseigne que chacun doit pour soi penser librement. Lui, ne construit pas plus de système qu'il n'en réfute. Il ne discute pas. Il lui suffit de penser, de mettre en place des idées. Il le fait devant ses élèves, avec une sincérité nue, avec une volonté toujours renouvelée du vrai. On assiste aux patientes recherches, aux analyses minutieuses, au retour scrupuleux de l'esprit sur lui-même. Est-ce cette absence d'apprêt et de dialectique, est-ce ce contact incessant avec la vérité que ses anciens élèves, méprisant les cours *ex cathedra* de la Sorbonne, reviennent chercher, plusieurs heures par semaine parfois, au lycée Henri-IV ? Est-ce là le secret de cet extraordinaire ascendant qu'il exerce chaque année sur de nombreux élèves qui adoptent ses idées, imitent son style souvent, partagent ses enthousiasmes, lisent et relisent Descartes, Stendhal, Balzac... ?

Peut-être, mais d'abord il faut dire que ce penseur vrai est grand. Et puis au risque de froisser sa réserve, il faut ajouter l'exemple de sa vie. Jadis, on jugeait un peu les hommes de pensée sur leur conduite pendant l'affaire Dreyfus. Depuis les « clercs » ont été soumis à plus rude épreuve. Pour avoir fait plus que son devoir de citoyen et tout son devoir de philosophe, libre esprit et soldat admirable, Alain en est revenu plus grand encore. Enfin, ami de ses élèves, par sa bonté, par sa cordialité, c'est lui qui leur donne force et joie de vivre. De son regard, de son sourire. se dégage de la joie pour les autres. Et je n'ai jamais si bien compris qu'en le voyant, la vérité de la formule spinoziste : « La joie est le passage d'une perfection moindre à une perfection plus grande. »

De ses élèves, les uns sont surtout disciples du Radical. Pour accomplir vraiment son métier d'homme, il faut vouloir la justice. L'attendre passivement du déterminis-

me des choses, ou l'espérer seulement, avec résignation, de l'au-delà, c'est trahir. Ainsi les disciples politiques d'Alain sont tous membres de l'idéale Ligue des Droits de l'Homme, qui laisserait aux politiciens le soin de l'opportunisme, et rappellerait aux hommes de partis et de gouvernement, dans sa rigueur absolue, leur devoir de justice. D'autres, soucieux sans doute de respecter cette discipline, sont plus préoccupés de pensée vraie que de droit politique, et aux lecteurs des « Libres Propos », le journal d'Alain, ils offrent des articles métaphysiques sur la perception ou sur l'espace, à côté des campagnes pacifistes ou de revendications libérales, pour le pacte Kellogg et contre la loi Boncour. Certes le vrai disciple ne sépare pas le culte de Descartes et des idées claires, de la nécessaire liberté du jugement « et de l'individu », et donc du Radicalisme vrai. Cet équilibre même de la politique et de la philosophie, que tous s'efforcent de réaliser à l'exemple du Maître, unit les deux écoles. Mais plus encore les unit une certaine morale de santé et de joie, morale toute humaine, qui ignore les appels au divin comme la préoccupation de l'inconscient, et qui, fondée sur une psychologie concrète, s'efforce de purifier les passions, non de les supprimer, fidèle aux préceptes du *Traité des Passions :* morale qui n'oublie jamais qu'on vit et qu'on pense avec son corps, que peut-être le « pilote » c'est le corps lui-même, qui s'efforce sans cesse de lutter contre l'irritation et la colère, car assouplir le corps, c'est libérer l'esprit.

De cet enseignement, les élèves ne garderont peut-être pas toujours à la fois une philosophie, une politique et une morale. Même détachés de la pensée du Maître, ils écriraient volontiers, je crois, comme Maurois : « A Alain, professeur de philosophie, je dois tout. » Si limitée qu'elle soit, cette influence suffit à répandre, un peu mystérieux, le nom de celui qui enseigne la philosophie au haut de la Montagne-Sainte-Geneviève. Combien ne connaissent Alain que par la passion d'un de ses disciples, ou du moins ne l'ont connu d'abord que grâce à l'un d'eux. Pour mon compte, je dois beaucoup à l'amitié de quelques-uns de ses élèves, en même temps qu'à ses livres. Ou plutôt c'étaient la vie et l'homme devinés à travers l'admiration de disciples qui ajoutaient à la puissance des écrits. Ainsi on le respecte, admire, aime, avant même de le connaître. On comprend alors le fanatisme des élèves, dont quelques-uns sourient. Mais eux répondraient, comme Alain parlant de Lagneau : « C'est le seul Grand Homme que j'aie rencontré. » Et devant ce Grand Homme, qui a su rester homme, ami en même temps que Maître, s'inclinent avec joie des disciples en « esprit et en vérité ».

RAYMOND ARON.

PROBLÈMES DE PSYCHOLOGIE PRATIQUE

Guide pour l'Examen psychique des Normaux

POUR dresser le bilan psychique d'une personne, on dispose de quatre sources d'information :

1° L'observation directe, dans des circonstances variées, sans donner l'éveil à l'enquêté ; cette source est la meilleure ;

2° Les épreuves artificielles ou « tests » de la psychologie expérimentale ;

3° Le témoignage du sujet lui-même, par confession, orale ou écrite, et par interrogatoire ;

4° Les témoignages de la famille, des amis, relations, camarades, concurrents, chefs et subordonnés.

Ces documents sont d'inégale valeur, ils ont besoin d'être contrôlés et pesés.

Pour ne pas procéder à l'aveuglette, il faut d'autre part avoir un guide : en voici un. Il attribue une importance prépondérante au *comportement* et à la *critique pratique ;* en chaque opération psychique, ce qu'il cherche à démêler avant tout, ce sont